





Quelques chiffres clefs

> Le niveau de **2/3** des nappes phréatiques en France est sous la normale.

> Près de **1/4** de l'eau consommée en France sert à la culture du maïs.

> En 30 ans, **80 %** des insectes ont disparu en Europe.

> **31 %** des cours d'eau en France sont à sec



« Je filme la beauté dans son statut minoritaire. »

La rivière de Dominique Marchais

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Après trois films documentaires vous avez travaillé à l'écriture d'une fiction. Comment avez-vous finalement bifurqué vers un nouveau film documentaire ?

En fait, *La rivière* est issue de l'écriture de cette fiction : une histoire de couple, mais aussi une histoire de paysages où le rapport ville/campagne est structurant. Or, il se trouve que la campagne de ce film est le Béarn, où les rivières jouent un rôle essentiel. Ça me donne l'envie irrésistible d'un film documentaire sur ces rivières, dont le gavage d'Oloron est l'emblème. C'est une rivière passionnante car beaucoup d'enjeux s'y concentrent : écologiques, agricoles, énergétiques. J'ai commencé à filmer les rivières avec *La ligne de partage des eaux* et, depuis, je ne cesse de les filmer. Comme objet paysager d'abord, puis comme objet politique, et je me suis intéressé à ce qui se passe dedans, dans l'eau : les poissons, les insectes, leur circulation, leur habitat. Les rivières me fascinent, leur cheminement un peu secret, leurs connexions avec les nappes, les mystères qui entourent leurs sources, les résurgences.

Le titre du film s'est-il imposé à vous de manière évidente ?

J'ai d'abord appelé le film *La ligne claire*, avec cette idée de la rivière comme ligne de sens, qui rend tout intelligible : l'aménagement du territoire, la biodiversité et les flux hydriques. Puis je me suis aperçu que ce n'était pas du tout une ligne, et que ce qu'elle racontait était tout sauf clair ! En fait, j'ai renoncé progressivement à l'idée d'intelligibilité pour au contraire en arriver à souhaiter que, à la fin du film, le spectateur ne sache plus trop ce qu'est la rivière. C'est donc très sciemment que j'ai construit un film lacunaire et méandreux, que j'ai refusé la logique amont/aval et que j'ai filmé plusieurs rivières comme s'il s'agissait toujours de la même car, pour moi, plus que la rivière, c'est la notion de bassin versant qu'il nous faut mieux comprendre, intérioriser. Le film est donc une contribution à une déconstruction de la catégorie « rivière ». Il montre qu'elle n'est que la partie visible du réseau hydrographique. Ce que j'appelle aussi l'infra-paysage, cette partie du spectre que nous ne sommes pas outillés pour voir.

Dès la première séquence, cette question du visible et de l'invisible est posée d'emblée.

Oui, la séquence des microplastiques s'inscrit dans cette question de l'infra-paysage et des outils dont nous avons besoin pour le représenter. Or, ce ramassage de plastiques est conçu comme un inventaire scientifique. L'inventaire est une pratique qui permet de rendre compte de l'état du monde à un moment donné mais surtout de son évolution. Les inventaires n'ont de sens que reconduits.

Vous jouez avec notre regard jusqu'à attirer notre attention sur ce qui s'y dérobe.

Il ne suffit pas de voir l'infra-paysage à un instant donné, mais aussi de le voir dans ses tendances lourdes. Les scientifiques parlent du glissement du point de référence. En fait, on compare l'existant avec des états antérieurs proches qui nous empêchent de prendre la mesure des dynamiques profondes. C'est pourquoi il faut créer des bases de données. C'est uniquement ainsi qu'on peut connaître la tendance. Sans point de référence, sans inventaire, on ne sait pas ce qu'on

perd. Et donc on ne se donne pas les moyens de sauver ce qui peut l'être. Les politiques publiques ont tendance à évacuer la dimension temporelle, et être dans une conception purement spatiale. Dans une logique de compensation. On détruit une zone humide ici, on va en créer une autre ailleurs. Mais cette compensation est très loin de suffire.

Est-ce au tournage que s'élabore la mise en scène ?

Disons que lorsqu'on a les bons personnages, inscrits dans la bonne situation, mettre en scène consiste à filmer les choses de la manière la plus claire possible, c'est tout. Pour la séquence avec les étudiants dans le refuge, rien de ce que j'avais imaginé n'a eu lieu. On pensait avoir chauffage et électricité, que les enseignants et les étudiants auraient des discussions sans fin. Mais l'ascension sous une pluie battante a été éprouvante et on est arrivé épuisés, trempés, dans un refuge en hivernage, sans lumière ni chauffage. Personne n'avait envie de parler, d'être filmé. On a failli redescendre sans rien dans la boîte. Une des étudiantes, Emma, ne pouvait pas monter au glacier

à cause d'une légère entorse. Elle est d'accord pour faire un entretien. Et là, il faut décider très vite : suivre les étudiants jusqu'au glacier, ou y renoncer pour filmer Emma ? Martin Roux, le chef opérateur, et Camille [Lotteau] poussent dans le sens de l'interview. À ce moment, je m'en remets complètement à leur discernement, et je m'en félicite car le film ne serait pas ce qu'il est sans la présence d'Emma.

Le film permet à toutes ces personnes qui ne se connaissent pas d'apparaître ensemble, et de former une pensée.

Avant, mes films avaient le désir de faire forum, je pensais qu'on pouvait encore trouver des points de convergence entre tous les acteurs, comme si je croyais encore à la possibilité du triomphe de la raison. Mais avec ce film, il y a un changement. Je crois que je choisis plus nettement mon camp. À savoir celui des défenseurs et amoureux de la nature. À ce titre, le film est clairement du côté du minoritaire. Et c'est la même chose qui se passe avec les paysages : je ne filme plus ceux qui sont majoritaires, globalement monotones et décevants, mais je descends dans la rivière, dans ce qui est rare et beau. Je filme la

beauté dans son statut minoritaire. Les personnes que je filme sont également minoritaires. Elles sont maltraitées, conspuées. On est face à un rouleau compresseur qui est le produit de la collusion des forces administratives et des grands intérêts économiques : c'est une machine qui marche d'autant mieux qu'elle est mal comprise des citoyens. Tous les acteurs qui œuvrent à la connaissance et la protection des milieux forment une nébuleuse qui non seulement n'est pas organisée, mais est bien souvent ignorante d'elle-même. L'objet qui permettrait de réunir la jeunesse pro-climat et les associations environnementales « classiques », concentrées sur les enjeux de biodiversité et de pollution, est tout trouvé : c'est le bassin versant, car avec l'eau, tous les problèmes remontent, par capillarité ai-je envie de dire : alimentation, gestion du vivant, énergie... Le film est aussi une adresse à cette jeunesse pro-climat : intéressez-vous au bassin versant, aux acteurs qui sont déjà là. Je parle des associations de défense de l'environnement qui œuvrent au niveau local. Toutes ces petites choses qui ne font jamais l'objet d'attention des grands médias. ●

La rivière

SYNOPSIS



Entre Pyrénées et Atlantique coulent des rivières puissantes qu'on appelle les gaves. Les champs de maïs les assoiffent, les barrages bloquent la circulation du saumon. L'activité humaine bouleverse le cycle de l'eau et la biodiversité de la rivière. Des hommes et des femmes tendent leur regard curieux et amoureux vers ce monde fascinant fait de beauté et de désastre.

En salles à partir
du 22 novembre

France – 2023 – 1 h 44

Réalisation et scénario

Dominique Marchais

Image

Martin Roux

Son

Mikaël Kandelman
Guillaume Valleix

Montage

Camille Lotteau

Montage Son

Mikaël Kandelmann

Production

Zadig Films
Mélanie Gerin
Paul Rozenberg

Distribution

www.meteore-films.fr

Météore
FILMS

Dominique Marchais



Photo © Ph. Lebrun

Filmographie

2023 – *La Rivière*

2017 – *Nul homme n'est une île*

2014 – *La ligne de partage des eaux*

2010 – *Le temps des grâces*

2003 – *Lenz échappé* – court métrage

Ce document vous est offert
par votre salle et l'AFCAE

AFCAE

ASSOCIATION FRANÇAISE DES
CINÉMAS ART & ESSAI

L'Association Française des Cinémas Art et Essai (AFCAE) regroupe aujourd'hui plus de 1 200 cinémas implantés partout en France, des plus grandes villes aux zones rurales. Ces cinémas démontrent, par leurs choix éditoriaux et par leur politique d'accompagnement en faveur des films d'auteurs, que la salle demeure le lieu essentiel pour la découverte des œuvres cinématographiques, et un espace public de convivialité, de partage et de réflexion.

Parmi ses actions, l'AFCAE mène une politique de soutien des films d'auteurs, choisis collectivement par des représentants des cinémas de toutes les régions, pour :

- favoriser leur diffusion et leur circulation sur l'ensemble du territoire;
- découvrir et accompagner de jeunes auteurs;
- suivre la carrière de cinéastes et auteurs reconnus.

Créée en 1955, l'AFCAE est soutenue depuis son origine par le Ministère de la Culture et le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC).

Association Française des Cinémas Art et Essai

12 rue Vauvenargues – 75018 Paris
T 01 56 33 13 20

www.art-et-essai.org

Avec le concours du

 centre national
du cinéma et de
l'image animée